

## **La traduction: paraphrase ou herméneutique? (L'interprétation des énoncés enchâssés)**

Les nominalisations et, de façon générale, les phénomènes d'enchâssement syntaxique, sont habituellement décrits comme présentant un certain degré de décalage par rapport à l'énoncé déclaratif fini indépendant: ces structures seraient plus ou moins déprédicativisées.

Une des façons de décrire et d'interpréter ces structures enchâssées consiste à les désenchâsser, c'est à dire à les rétablir sous la forme d'un énoncé canonique complet. Il s'agit là d'un travail de paraphrasage.

Or il existe un type de paraphrasage tout à fait particulier, qui est la traduction. Particulier en ce que les données matérielles contraignantes du système d'arrivée ne sont pas les mêmes que celles du système de départ. Il y a ainsi, dans la traduction, passage à un autre système de contraintes, qui n'est ni hiérarchiquement supérieur (comme dans une réécriture en métalangage logique) ni strictement identique (comme dans la reformulation paraphrastique à l'intérieur d'une même langue-objet). La traduction se donne ainsi, en principe, comme un déplacement du cadre de contraintes, non comme une explicitation ou une herméneutique.

Les manuels de traduction et les ouvrages de stylistique comparée russe/français font état de difficultés de traduction de ces phénomènes d'enchâssement. Il est intéressant de se demander ce qui, dans ces phénomènes, oppose ainsi une résistance à leur traduction.

### I/ Relations prédicatives en contextes enchâssés

#### IA/ Un objet étrange: la "prédicativité secondaire"

Jakobson, dans son commentaire sur Boas (Jakobson-63, p.197), aborde en termes très généraux le problème de la confrontation des langues par le biais de la traduction: le passage d'une langue à l'autre souligne la spécificité de l'une et de l'autre. Il repère des différences essentielles entre les éléments obligatoirement spécifiés de différentes langues (l'anglais et le russe), et en conclut que ce qui fait la différence entre les langues, ce n'est pas ce qu'elles peuvent, mais ce qu'elles doivent exprimer.

Jakobson dans son article n'a donné que des exemples d'énoncés déclaratifs finis. Je m'intéresserai ici au problème très délicat des énoncés dépendants, ou enchâssés. Il s'agit de tous les cas où une relation prédicative est encadrée à l'intérieur d'une autre dans une même phrase (on aura ainsi, par exemple, les complétives, les infinitifs dépendants, les gérondifs, les nominalisations). Ces relations prédicatives décalées présentent un grand intérêt en ce qu'elles manifestent un certain nombre de neutralisations par rapport à l'énoncé déclaratif indépendant: il y a des pertes de spécification, dans le schéma actantiel, par exemple. Ces relations prédicatives enchâssées, que les linguistes soviétiques spécialistes de la grammaire de texte nomment "prédicativité secondaire" (cf. BOGDANOV-81), posent des problèmes d'un triple point de vue:

a) logique: ils diffèrent d'un énoncé déclaratif fini indépendant par des effets d'opacité référentielle (c'est le cas des contextes dits intensionnels);

b) grammatical: il y a perte de spécification, d'instanciation d'éléments obligatoires tels que le sujet quand on passe d'un énoncé autonome à un énoncé enchâssé;

c) énonciatif: il y a décalage du point de vue de la prise en charge de la relation prédicative enchâssée.

Je voudrais insister sur le rapport qui existe entre l'enchâssement syntaxique et l'implicite, en comparant langue naturelle et langage logique formalisé, tel que la logique des prédicats.

Il n'y a pas de décalage en logique entre deux prédicats, ce qui fait que tous les phénomènes de décalage et d'enchâssement syntaxique des langues naturelles sont réécrits en logique (chez Russell, par exemple) sous formes de relations prédicatives primaires, les seules qui soient admissibles, parce qu'étudiabiles, en logique /des prédicats/. Dans une perspective logiciste, qui implique le postulat de complétude de l'énoncé canonique Sujet / Prédicat, l'ellipse est une figure de style, et la reconstitution du manque ne peut pas être mise en défaut.

Or en langue naturelle les énoncés enchâssés ( du moins, bien sûr, dans les langues qui admettent l'enchâssement) ont ceci de particulier qu'ils permettent ou imposent la non spécification de certains éléments, mettant en défaut le postulat de complétude de la phrase canonique, tel que le schéma aristotélien de la prédication, fondé sur la prééminence ontologique du sujet (grammatical et/ou logique).

Le problème se posera alors de la lecture , de la réinterprétation de ces éléments effacés, dont il ne reste plus que des traces dans l'énoncé

enchâssé.

### Importance des relations prédicatives secondaires

D'après Bogdanov et les représentants de la grammaire de texte en URSS, les relations prédicatives secondaires (désormais en abrégé RP2) représenteraient en moyenne les 3/4 du nombre total des relations prédicatives d'un texte (cf. Bogdanov-81). Ces linguistes en font un problème de langue, j'aimerais savoir ce qu'il en est en discours, problématique dans laquelle la lecture de l'implicite est plus importante que celle de l'explicite (cf. P.Henry, M.Pêcheux).

Or les bases de ce décalage entre RP enchâssées, ou secondaires, et RP matrices, ou primaires, varient selon les langues. Chaque langue a son propre système de neutralisation, d'effacement de spécifications dans le passage d'un énoncé indépendant à un énoncé enchâssé. Les formes proprement linguistiques du décalage sont propres à chaque langue.

Si l'on considère que les RP2 sont plus importantes (numériquement, mais aussi "statutairement", cf. HENRY-77) que les RP1, alors il est intéressant d'étudier la différence de répartition obligatoire des éléments implicites et explicites des RP2 dans des systèmes linguistiques différents. La traduction de ces RP2 doit mettre au jour, par ses difficultés mêmes, par la non concordance terme à terme des éléments spécifiés et non spécifiés, la dimension irréductible de la langue, le réel de la langue, au sens de J.C.Milner.

L'opération de traduction fonctionne très exactement comme une paraphrase, mais d'un genre très particulier, puisque les contraintes de la langue d'arrivée imposent des choix de respcification, ou du moins un déplacement de la répartition des éléments explicités et implicites, du dit et du non dit.

Mais comment fait-on pour reconstituer ce qui n'est pas dit? En d'autres termes, peut-on traduire l'implicite?

#### I-B/ Traduire ou expliciter l'implicite?

"On ne peut pas tout dire...". Cette thèse a connu des interprétations divergentes. Ainsi pour Frege, dans son projet logiciste, on ne peut pas tout dire, non en droit, mais en fait: ce serait déplaisant, absurde et anti-économique. Ce qui implique que si on le voulait on le pourrait: "A vouloir ne rien omettre il faudrait imposer une insupportable prolixité" (FREGE-71). Lacan aussi dit qu'on ne peut pas tout dire, mais en laissant

entendre que, même si on le voulait, on ne le pourrait pas: "Je dis toute la vérité; pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire toute, c'est impossible matériellement: les mots y manquent" (LACAN-74). Mais ici, si "les mots y manquent", il s'agit, semble-t-il des mots du langage en général. Voyons ce qu'il en est des mots de la langue, c'est à dire en linguistique.

On ne peut pas tout dire, et on ne dit pas tout, pour différentes raisons, mais aussi parce que chaque langue a sa façon de retenir, de spécifier des éléments qui, dans d'autres langues, peuvent ne pas l'être. Déjà un énoncé déclaratif fini, exprimé dans une langue naturelle, ne rend pas compte de tous les éléments du réel: il opère des sélections.

Néanmoins, si on ne peut pas tout dire, c'est dans un discours particulier. Aucune langue n'empêche de dire ce qu'une autre dit. cf. Jakobson: "l'absence de certains procédés grammaticaux dans le langage de sortie ne rend jamais impossible la traduction littérale de la totalité de l'information conceptuelle contenue dans l'original" (JAKOBSON-63, p.82). D'où la non recevabilité de l'hypothèse extrémiste de Sapir et Whorf. Ce qui importe, c'est qu'à l'emploi de moyens grammaticaux d'une langue peut correspondre la nécessité d'utiliser des moyens lexicaux périphrastiques dans l'autre. On s'intéressera alors aux effets discursifs et énonciatifs de la répartition, différente d'une langue à l'autre, des éléments obligatoires et facultatifs.

Si chaque langue a son propre réseau de spécification obligatoire, elle a par ce fait même son propre faisceau d'implicite (l'ensemble de ce qu'on peut ne pas dire). Rappelons que pour J.C.Milner chaque langue est "un mode singulier de faire équivoque" (MILNER-78, p.22).

Ainsi, la traduction en langue naturelle n'est pas assimilable à la réécriture en métalangage univoque, qui doit sélectionner dans les ambiguïtés pour mettre sur le même plan l'implicite et l'explicite. La traduction est alors un travail d'interprétation, de reconstruction /reconstitution de quelque chose qui manque. Mais ce quelque chose qui manque, on ne sait qu'il manque, bien souvent, que par l'intermédiaire de la traduction. La traduction permet de faire apparaître un manque, une béance dont on n'avait pas forcément conscience au départ. C'est une herméneutique contrainte, qui permet de ne plus envisager le sens de façon "réaliste", comme l'invariant des paraphrases, par exemple (cf. PADUČEVA-74 comme exemple de cette théorie du sens).

Alors, peut-on traduire l'implicite sans l'expliciter? Peut-on maintenir intact le fragile équilibre du dit et du non dit? Comment

temps dans le même énoncé, à moins d'employer une autre structure enchâssée, comme un gérondif:

"... en servant le peuple".

Ces deux traductions en français sont des interprétations différentes, des choix différents de désambiguïsation, c'est à dire qu'elles perdent nécessairement la cohabitation de deux "lectures" d'une même séquence.

Ainsi, le russe et le français, le russe et le tchèque diffèrent par la répartition des formes verbales et nominales d'une même unité lexicale. Cette différence, mise en évidence par la traduction (changement de niveau d'enchâssement) a des conséquences au niveau de l'interprétation des éléments implicites: restitution des ellipses, réinstanciation de places d'actants, réinterprétation de liens circonstanciels, décalage de prise en charge de l'énoncé par l'énonciateur. Cette différence, dans les exemples analysés, semble irréductible et faire partie du réel de la langue.

### III/ La traduction comme analyse de discours spontanée.

Comment apparaît la traduction à travers les exemples qu'on a donnés plus haut? Comme une grille? un écran? un filtre? On voit la difficulté qu'il y a à choisir une métaphore. Ce serait plutôt l'image du transformateur qui conviendrait, mais d'un transformateur dont le produit de sortie serait le plus souvent inattendu. En fait ce serait plutôt un surgénérateur, qui produit plus d'énergie qu'il n'en consomme.

En effet, dans la plupart des cas que j'ai examinés la traduction se caractérisait par des effets d'explicitation. Et c'est là que va peut-être apparaître la différence entre la traduction et la confrontation des langues.

Je pensais jusqu'à il y a peu que les phénomènes d'enchâssement sont un fait propre à chaque langue dans son opposition aux autres, qu'il s'agissait d'un réel irréductible, solide comè un roc. Et effectivement, on a vu de nombreux cas d'incompatibilité totale et régulière entre des schémas syntaxiques du russe et du français ou du tchèque, des cas où à un certain degré d'enchâssement, de neutralisation, de non spécification en russe correspondait un degré moindre en français et en tchèque, c'est à dire un schéma plus spécifié, plus explicite.

Or il se trouve que dans les manuels (russe/français) où on ne se contente pas d'indiquer des règles générales de typologie comparée des langues, où l'on donne un sens (i.e. une direction) à la traduction, le plus souvent dans les exemples qui sont cités, à un plus grand degré d'implicite dans la langue de départ correspond un plus grand degré d'explicite dans la

langue d'arrivée, et ceci, quelles que soient les langues en question, lorsqu'il s'agit des relations prédicatives secondaires. Si donc on ne compare plus des systèmes entre eux, mais qu'on examine des textes déjà traduits, il me semble qu'on peut définir l'opération de traduction des "relations prédicatives secondaires", ou "constructions semi-prédicatives", comme pratique herméneutique, c'est à dire une analyse de discours spontanée.

Ainsi dans le manuel de Gak et L'vin (1980), une Nmz en russe est traduite en français par une relation prédicative complète introduite par "le fait que" (ce qui correspond à un moindre degré d'enchâssement):

(p.208): - Vystuplenie Indii na put' samostojatel'nogo razvitija...

(Tr. litt.: "l'engagement de l'Inde dans la voie du développement indépendant")

-> est traduit par: "Le fait que l'Inde s'est engagée dans la voie du ..."

Or d'autres solutions étaient possibles: "s'engage", "soit engagée", en réinterprétant d'autres modalités d'aspect ou de voix (accompli/inaccompli, actif/moyen).

Mais dans le même chapitre une Nmz du français est traduite en russe par un moindre degré d'enchâssement: une proposition complète introduite par "to obstojatel'stvo, čto" (litt. "la circonstance que"), avec les réinstantiations/réinterprétations que cela impose:

"Le changement de la balance des forces en faveur du camp socialiste apporte un appui irremplaçable aux pays libérés".

-> To obstojatel'stvo, čto sootnošenie sil v mirovom masštabe izmenjaetsja v pol'zu stran socialističeskogo sodružestva, okazyvaet neocenimuju podderžku osvobodivšimsja stranam.

(trad. litt. du russe: "la circonstance que le rapport de forces [...] change [...] apporte ...").

La relation de temps entre l'énoncé enchâssé et l'énoncé enchâssant a été interprétée ici comme une simultanéité ("izmenjaetsja": présent), mais aurait pu, dans une optique strictement linguistique (en se servant de la seule connaissance du système de la langue), être interprétée comme une consécution ("izmenilos": passé perfectif). D'autre part, bien d'autres substantifs pouvaient, en langue, introduire la complétive ("fakt": "fait", par exemple, introduisant d'autres effets de présupposition sur la réalité de l'énoncé enchâssé, cf. SERIOT-84).

Il semble ainsi nécessaire de considérer avec prudence ce qu'on a pu mettre au compte du "génie de la langue" dans les typologies comparées

est autre chose qu'une mise en contraste, c'est une analyse de discours contrainte par le système d'arrivée. Remarquons alors que ces modifications de configurations peuvent avoir des effets de sens négligeables dans certains textes. En revanche, dans les types de discours où l'implicite pèse de tout son poids (les textes politiques par exemple), leurs conséquences peuvent être extrêmes (cf. SERIOT-85).

### CONCLUSION

Je dirai en conclusion que tout est traduisible, sauf les formes propres de répartition des niveaux d'énonciation (niveaux de prise en charge, interprétation des places de sujet) et des éléments explicites et implicites.

C'est l'implicite qui résiste, c'est lui qui fait problème, obstacle à la transparence dans la traduction. Et ce sont les failles de la traductibilité qui mettent en évidence l'incomplétude des relations prédicatives secondaires, par contraste avec le schéma aristotélien de la prédication comme jugement. Si l'implicite est, en tant que tel, intraduisible, c'est parce que c'est justement sur lui que repose en grande partie le propre de la langue. Une précision toutefois: l'implicite lexical se traduit sans problème. Dans toute langue, sans doute, un énoncé tel que "il a cessé de battre sa femme" présuppose qu'auparavant il la battait. En revanche l'implicite reposant sur l'enchâssement syntaxique, dont on a vu un certain nombre d'exemples résiste souvent à la traduction. Puisqu'on ne peut pas dire "le service des dirigeants du peuple", on doit opter pour une interprétation: "le fait que/ la façon dont les dirigeants servent le peuple".

De ce qui précède on peut conclure que l'implicite n'est pas universel, qu'il n'est pas une composante de la seule compétence linguistique, à la fois parce que chaque langue a son propre réseau de non-spécification, et parce que la traduction mêle des déterminations de langue et de discours. C'est précisément là, dans ces confins, dans ces marges représentées par la traduction des énoncés enchâssés, décalés, que se joue l'autonomie relative de la langue et du discours, autonomie relative où l'imbrication du réel de chacun tient bien d'un indémêlable imbroglio.

Ainsi, on ne dit pas tout, certes, mais il y a plus: si on ne traduit pas tout ce qui est dit, il arrive parfois qu'on ne puisse pas ne pas traduire ce qui n'est pas dit.

## BIBLIOGRAPHIE

- BOGDANOV V.V. (1981): "Rol' vtoričnoj predikativnosti v postroenii svjaznogo teksta", dans Semantika i pragmatika sintaksičeskix edinstv, Kalinin ("Le rôle de la prédicativité secondaire dans la construction du texte suivi").
- FREGE G. (1971): "La science justifie le recours à une idéographie", dans Ecrits logiques et philosophiques, Seuil.
- GAK V.G. (1975): Russkij jazyk v sopostavlenii s francuzkim, Moscou (Le russe comparé au français).
- GAK V.G. (1977): Sravnitel'naja tipologija francuzkogo i russkogo jazykov, Leningrad (Typologie comparée du français et du russe).
- GAK V.G., L'VIN Ju. I. (1980): Kurs perevoda, Moscou (Cours de traduction).
- HAVRÁNEK B. (1966): Příruční mluvnice ruštiny, Praha (Petite grammaire du russe).
- HENRY P. (1977): Le mauvais outil, Klincksieck.
- JAKOBSON R. (1963): Essais de linguistique générale, Minuit.
- LACAN J. (1974): Télévision.
- MILNER J.C. (1978): L'amour de la langue, Seuil.
- PADUČEVA E.V. (1974): O semantike sintaksisa, Moscou.
- ZVEGINCEV V.A. (1967): Istorija jazykoznanija v XIX-XX vv., Moscou (Histoire de la linguistique au XIX et au XX s.).